

Du 29 septembre au 3 octobre, *Les Rendez-vous d'automne du cinéma québécois* nous ont présenté à la Cinémathèque québécoise un échantillonage des plus récentes productions québécoises. Voici quelques réflexions sur notre «réalité» cinématographique.

Les Rendez-vous d'automne :

«BLIND DATE»

On ne peut que louer l'équipe pour tout ce qui a trait à la qualité de l'organisation et à la présentation de cet événement. Dommage qu'on ne puisse en dire autant de la plupart des films présentés. Mises à part quelques exceptions, le terme qui décrit le mieux ce que j'ai vu est: misogynie. Oui ma chère! La haine envers les femmes existe toujours tant dans le cœur que dans l'âme du cinéma québécois. Quotidiennement, on nous rappelle que nos rues ne sont pas sécuritaires pour les femmes. Alors, serions-nous assez naïves pour croire que les images que l'on nous présente à l'écran sont si différentes de la réalité?

Par exemple, je crois que Jean-Guy Noël et Yves Simoneau auraient beaucoup de leçons à tirer de Jean-Pierre Lefebvre. **Contre-cœur** de Noël et **Les yeux rouges** de Simoneau (qui a eu le culot de sous-titrer son film «**ou les vérités accidentelles**») ne semblent pas pouvoir s'écarter de ce qui semble faire l'objet de leurs préoccupations principales, soit le viol et le meurtre des femmes. Le film de Simoneau est carrément grossier du début à la fin. Quant à **Contre-cœur**, une bonne moitié du film se veut invitante, pleine d'humour... bref humaine, le film nous expose les rapports parfois ambigus entre les deux femmes et l'homme qui en sont les principaux personnages. Il nous incite à sympathiser avec les deux femmes qui ont toutes deux choisi de rompre leur mariage et de résister aux pressions sociales et familiales les enjoignant de retourner au bercail. Leurs rapports sont empreints d'une amitié forte et quelquefois orageuse.

Bref, ces femmes sont bien ; pas parfaites, mais elles s'en tirent. Et c'est déjà beaucoup. Entrent en scène les maris, tous deux du type chialoux. L'un d'eux est un jeune saoulon sans caractère. L'autre est un plaignard d'âge mûr à la recherche de l'épouse-mère qui lui attacherait ses chaussures... pauvre petit gars. C'est arrivé à ce point que Noël nous fait voir son jeu. On peut sentir toute la revanche qu'il ne va pas manquer de décharger sur les deux femmes. C'est alors que le film se fait complice de l'époux violeur.

En matière de viol et de tout acte de violence commis par les hommes contre les femmes, le film se veut aussi relâché que notre système judiciaire. On laisse à tout le moins sous-entendre qu'un homme se permettant de commettre ces atrocités a certainement un problème. Mais voilà, pourquoi ces mêmes passe-temps violents sans cesse présentés d'une manière concupiscente sur nos écrans sont-ils qualifiés d'«artistiques» (ou à tout le moins de culture populaire) et que l'on appelle «artistes» (ou à tout le moins réalisateurs de films) les

personnes qui réalisent ces images?

Je désire donc profiter de cette occasion (et de toute autre qui pourra survenir) pour insinuer que ceux qui ont le front de présenter ces ordures à l'écran ont autant de problèmes à régler que ceux qui commettent ces crimes sur nos rues et dans nos foyers. Je crois que ces gars ont à démêler bien des choses, et vite. Les femmes en ont ras le bol d'avoir à écopé d'un taux de mortalité élevé.

Dans l'immédiat, ces réalisateurs mâles égocentriques et misogynes auraient bien fait de s'inspirer du film *Les fleurs sauvages* de Jean-Pierre Lefebvre. Ce film est l'exception à la règle. Il permet à TOUS ses personnages d'être grande nature. Les femmes, les hommes et les enfants-jeunes et vieux-peuvent vivre, travailler et établir des rapports entre eux... et plus important encore, négocier les conditions de ces rapports. Du début à la fin des 152 minutes de projection, ce film se veut généreux. Les personnages peuvent vivre à l'aise les complexités, les désappointements et les moments de confusion extrême qui jalonnent leurs vies, tout cela à l'intérieur des limites rassurantes de la tendresse et de l'affection que Lefebvre leur porte. Ce film, tout en étant puissant de douceur, nous rappelle que bien que les changements ne cessent de survenir, il n'y a pas de raisons d'en avoir peur.

Mis à part le ton moralisateur trop évident et combien inutile des 15 dernières minutes de projection de ce film de 90 minutes, **Luc ou la part des choses** est un film ambitieux et efficace portant sur l'histoire d'un jeune homme qui «découvre»

Old Orchard est aux femmes ce qu'est Elvis Gratton pour les Québécois. Encore de l'humour qui sonne faux, tentative encore ratée de déguiser tant de honte de soi si mal déguisée. Ce n'est pas drôle d'avoir honte de soi. Cela fait même pitié. Plus important encore, c'est dangereux. Cela ne peut que signifier que nous avons ravalé notre oppression et que nous sommes toujours les meilleures victimes qui soient. Grâce à ce film, les hommes qui excellent à nous faire voir leur misogynie n'ont même pas à le faire eux-mêmes.

J'ai ensuite un échange de bons procédés à proposer. Si les hommes - tant les hétéros que les gais - veulent bien cesser de réaliser des films sur les lesbiennes, je ferai mon possible pour convaincre les femmes hétérosexuelles de ne pas réaliser de films sur les lesbiennes tels que **Désiré** de Francine Langlois.

J'aimerais bien comprendre cette manie futile qu'ont, tant **By Design** de Claude Jutras (présenté au Festival des films du monde) que **Désiré**, de vouloir ramener les lesbiennes dans le droit chemin à la recherche du « prince charmant », mais cette fois-ci personnifié par « Monsieur Sperme », personnage qui pourrait paterner les bébés de la population lesbienne.

Je constate que, dans chacun de ces films, la maternité pour les lesbiennes ne sert que de prétexte pour ramener les hommes, tant sexuellement qu'émotivement, au centre de notre univers, et ce faisant, de diluer la politique personnelle du lesbianisme.

J'aimerais toutefois porter un dernier film à votre attention. **Le futur intérieur** est un documentaire flou (portant sur quoi exactement... ?) réalisé par Yolaine Rouleau et Jean Chabot. Ce film m'a rendue furieuse car il prétend aborder la question du mouvement féministe. Ce film fuit par sa structure... son style lui sert d'échappatoire. Ses ambiguïtés sont camouflées par la lecture de textes tirés de **Trois guinées** de Virginia Woolf et par les prises de vue de rails de chemin de fer apparemment sans fin. Il est en soi dommage que Virginia Woolf ait trouvé la vie si difficile à assumer qu'elle ait préféré mettre fin à ses jours en marchant fatidiquement dans Peau, des roches dans ses poches. Mais aujourd'hui, je crois sincèrement pouvoir constater un bon côté à cette décision. Elle a ainsi pu s'épargner de voir jusqu'à quel point ses écrits auront été travestis. **Le futur intérieur** nous montre les femmes

et assume son homosexualité. Tourné à Trois-Rivières, **Luc ou la part des choses** nous rappelle que l'on peut réaliser de très bons films à petit budget.

Contretemps a été réalisé par un étudiant de l'Université Concordia. Ce film de Jean-Pierre Guyot me porte à croire que les professeurs de cinéma devraient peut-être porter plus d'attention au contenu et à la forme des réalisations de leurs élèves. À partir de ce que l'on peut retirer de ce court film de 8 minutes « grouillant d'activités », on peut constater que ce jeune homme a été principalement inspiré par (et on y revient !) la misogynie et la recherche d'astuces. Il n'est pas moins haineux envers son personnage (la femme intellectuelle) que ne l'était Woody Allen par rapport à l'intellectualisme de Diane Keaton dans **Manhattan**.

Un autre exemple du type de film dont on pourrait fort bien se passer est **La dernière y restera**. D'une durée de 30 minutes, ce film de fiction a été réalisé par Jacques Méthé. C'est ce genre de petit « bijou » de film qui veut nous faire croire que les femmes sont nées salopes. Il insinue que dès leur tendre enfance, les femmes apprennent à cultiver leurs talents de tricherie, de connivence et de supercherie. Qu'y a-t-il d'autre à retenir de ce mauvais film mettant en vedette une petite fille angélique (cheveux blonds, yeux bleus) qui « séduit et laisse tomber » un vieil homme qui lui vient en aide ? Ce film qui s'enveloppe dans une enveloppe de mystère nous amène presque à s'attendre de voir apparaître en mention de titre : L'Exorciste, 8e épisode.

en tant que victimes solitaires. Lorsqu'il ne joue pas au pseudo-intellectualisme, il cache son absence de profondeur avec des tournures de style tordues telles qu'on pouvait en déceler dans les précédents films de Chabot. Ce film pourrait nous amener à croire qu'il n'existe pas de collectivité féministe au Québec. Le refus de reconnaître notre existence - nos manifs, nos fêtes et nos luttes de tous les jours - est frappant, d'autant plus que les réalisateurs ont pris la peine de se procurer des bouts de pellicule nous montrant les féministes américaines manifestant au Pentagone et les féministes d'Islande faisant la grève générale, paralysant ainsi tout le pays. Et alors ? Notre mouvement ne vaut-il pas la peine qu'on le prenne au sérieux ? Ou serait-ce plus intéressant de s'intéresser à des féministes articulées et efficaces si on ne les a pas comme voisines immédiates ?

Les seuls moments forts du film prennent place lorsque l'on nous présente une mère de famille qui décrit dans quelles conditions elle a dû élever ses enfants et comment elle perçoit la société qui la juge en tant qu'épouse et mère.

Tout ces films me confirment dans cette idée : règle générale, les femmes manquent de lieux où elles peuvent exprimer leur vécu. Mais nous ne sommes pas les victimes que les cinéastes (et les hommes en général) voient en nous. Nous sommes plutôt des survivantes. Et c'est cela qui rend le mouvement féministe si menaçant, n'est-ce pas

JOYCE ROCK